

XYZ. La revue de la nouvelle

Des êtres éprouvés

Maude Déry, *Sur le fil*, Montréal, Triptyque, 2013, 103 p.

Nicolas Tremblay



Number 118, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71728ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2014). Review of [Des êtres éprouvés / Maude Déry, *Sur le fil*, Montréal, Triptyque, 2013, 103 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (118), 86–90.

Outre l'identité, deux autres thèmes sont traités d'un point de vue sombre : l'amour et la politique. Le premier est surtout exploré dans « Ce qui ne s'est pas dit à Bruxelles ». Deux amants se rejoignent dans la capitale belge. Chacun de son côté a décidé de rompre, mais ignore que l'autre a pris la même résolution. Toutefois, en se baladant dans un musée, ils reviennent sur leur décision, encore une fois chacun en son for intérieur. La raison de ce regain d'amour n'a rien d'honorable. La peur de la solitude a étreint l'homme ; la femme, quant à elle, observant une momie, a connu la terreur de la mort et a voulu s'accrocher à l'être vivant avec qui elle partageait le plus d'intimité.

La politique est stigmatisée dans « Khouribga ou les lois de l'univers ». Un journaliste se rend dans un bled perdu pour interviewer les notables de la place. De fil en aiguille, il découvre que le mystérieux chef dont tout le monde parle et qui tire les ficelles de la vie municipale est un vulgaire coiffeur sans qualités. Les buveurs attablés au Café de l'Univers concluent de cette histoire que le Maroc entier fonctionne sur le même modèle : toutes les instances du pouvoir reposent sur du vide. Ils invoquent la philosophie du Tao pour conférer une caution mi-sérieuse mi-ironique à ce constat déprimant : selon Lao-Tseu, le vide constitue le principe le plus beau et le plus puissant, celui qui régit les « lois de l'univers ». Et le narrateur de clore la discussion par cette réplique, qui porte encore sur le vide : « C'est grâce à lui, et seulement lui, que le char (de l'État) avance — que nos vaches sont bien gardées — et que notre bannière claque au vent, fière, hautaine et parfaitement inutile. »

David Dorais

Des êtres éprouvés

Maude Déry, *Sur le fil*, Montréal, Triptyque, 2013, 103 p.

DOCTORANTE en création littéraire, Maude Déry publie un premier livre avec *Sur le fil*. Le recueil est composé de quinze nouvelles de longueur moyenne (entre cinq et six pages). Toutes les histoires racontent des situations

dramatiques, d'où le titre unificateur, tiré de l'expression «être sur le fil du rasoir», c'est-à-dire être dans une situation instable et dangereuse. Mais, chez Déry, il faut plus précisément l'entendre, par extension, dans un sens psychologique. Qu'à cela ne tienne, l'originalité du recueil consiste à proposer des chutes qui, généralement, ne semblent pas dans le malheur des personnages, la mort (réelle ou symbolique) et le défaitisme. Au contraire, plusieurs d'entre elles offrent des ouvertures poétiques vers la lumière, la rédemption et la guérison, tout en ne versant pas dans le moralisme et le simplisme. La jeune auteure évite ainsi les écueils du cliché et les effets de tambours et trompettes.



Le recueil aborde des thèmes aux lourds accents émotifs comme les traumatismes, la rupture amoureuse, le deuil et la sénescence morbide. Cela peut être aussi tragique que la mort d'un fils, vécue du point de vue de la mère («Jaune-rouge»), ou de celle d'un père («Il ne reviendra plus»). Ailleurs, un fils, l'aîné de la famille, a le devoir de tuer sa vieille mère devenue végétative, en débranchant les appareils qui la maintiennent artificiellement en vie («Forcer l'éternité»). Dans tous les cas, l'univers décrit se limite à la sphère familiale ou intime — comme cela se présente dans les nombreuses nouvelles (au moins six) dans lesquelles il est question de séparation ou d'une relation amoureuse avortée. Pour ces raisons, Déry s'inscrit dans une mouvance amorcée depuis 1980. Comme le remarque Gaëtan Brulotte dans *La nouvelle québécoise* (Hurtubise, 2010) au sujet de la nouvelle contemporaine, on assiste à une plongée dans l'intériorité et dans les misères individuelles. Le recueil hérite aussi d'une sensibilité aux questions féminines et à leurs représentations, de plus en plus présente dans la nouvelle à partir de cette même période. On doit citer des textes comme «Anne était enceinte», qui traite d'une grossesse interrompue, et «La femme-serpent», qui réactualise les archétypes

de la femme fatale et de la femme mère dans une visée critique qui annule la dichotomie trop réductrice.

Sur le fil peut encore se décrire négativement, sur le plan de la forme. Le recueil ne contient pas de percées fantastiques ni de digressions surréalistes. On n'observe aucun métadiscours, parodique, philosophique, etc. Il y a très peu de glissements intertextuels (« Hommage à Rosa Luxemburg » est une exception) et pas de jeux autoréférentiels. En quelque sorte, les narrations se suffisent à elles-mêmes. Il s'agit d'une collection de drames bourgeois, calqués sur le monde contemporain. Le pacte de lecture repose sur un contrat fort simple, personne ne risquant d'être dérouté par un langage trop inédit de par des scènes inusitées ou très imaginatives. Cependant, de façon positive, la structure de la narration emprunte des procédés typiques de la nouvelle contemporaine, comme la superposition d'éléments temporels contractés, le télescopage et la polyphonie, ce qui enrichit heureusement l'écriture. Par exemple, des nouvelles racontent un moment dans la vie d'un personnage, mais, par des ouvertures métaphoriques, le passé fragmenté ressurgit. « Oublier Mathis » l'illustre bien. Un médecin s'est exilé au Cameroun pour venir en aide à la population, en proie au choléra. De sa fenêtre, il voit des enfants jouant au ballon et une mère allaitant un bébé; ces images déclenchent le souvenir de sa femme et de son fils handicapé mentalement, qu'il a quittés par faiblesse. D'autres textes, en particulier « Je t'aime », se dédoublent : on y raconte une déception amoureuse depuis deux points de vue. Dans ces différents éléments de composition, Déry exploite à profusion le discours direct intériorisé, intégré en italique dans les paragraphes, qui rend explicites les conflits entre les personnages, leurs sentiments inavouables et les malentendus à l'origine de leurs désaccords. Ce moyen littéraire concrétise le *fil* métaphorique du titre, sorte de corde raide des émotions, en plus d'harmoniser et de réconcilier le passé et le présent douloureux des protagonistes.

Malheureusement, des faiblesses stylistiques entachent 88 le recueil. Déry a un tic d'écriture et rejette en bout de

phrase des adjectifs, comme pour leur conférer un surplus de sens poétique (« Le plancher de la salle de bain, glacé », p. 13), et abuse de la virgule sans raison (« Martine entre dans la chambre, allume », p. 22). On suppose que cela repose sur des intentions louables, mais le texte appuie aussi un peu trop sur le symbolisme secret des mots et des qualités, comme les couleurs (« Le tissu [de la robe] rouge rencontre la céramique blanche », p. 12). Certains mots semblent inappropriés (« officier » pour un employé de la morgue ou le 9-1-1 en tant qu'adresse alors que c'est un numéro, p. 85) et des métaphores sont carrément nébuleuses, comme dans cette phrase : « Marie cherche une aiguille dans une mare de boue. Quelqu'un m'a cambriolé avant son arrivée. Marie dans mes dégâts, mon silence. » (p. 33) La métaphore filée est assez hasardeuse. Celle-ci n'est guère mieux, en plus de se contredire : « Il m'a déjà expliqué qu'une autre lui avait volé ses plumes. Dans ses pupilles, des corbeaux. Leurs ailes l'empêchent de voir autre chose que ma peau. » (p. 34) Certaines situations sont invraisemblables. Dans « La gifle », un jazzman suit son amante qui s'enfuit après une querelle. Il la surprend, dans un parc, à chanter d'une voix merveilleuse. Ils étaient ensemble depuis cinq ans, mais le type ignorait tout du talent de la femme... Pourquoi le lui aurait-elle caché ? On l'ignore. Dans « Je t'aime », un couple se réunit. Chaque action qui mène jusqu'à la communion des corps est énumérée avec soin, mais on omet de préciser que les personnages se dénudent. On croirait donc qu'ils baissent tout habillés. Par la suite, le narrateur dit que son « sexe durcit entre [s]es jambes » et, un paragraphe après, qu'il est à « demi éveillé ». Il aurait été nécessaire de spécifier que l'attitude de la femme, qui cherche son regard en lui adressant la parole, a fait baisser la tension, qualifiée de « bestiale », parce que le lecteur ne comprend pas que, soudainement, l'homme ait débandé. Quant à ce musicien très peu viril dans « Le théâtre des Demoiselles », qui, après avoir osé des rapprochements très sensuels dans la loge d'une danseuse à moitié dénudée, n'honore pas son propre rendez-vous galant, sous prétexte

que cela lui aurait fait perdre son désir, essentiel à son inspiration, il est fort ridicule et improbable. Ce genre de défauts ternit un peu la qualité de ce livre, qui ainsi ne trouve pas toujours la juste mesure entre la rigueur de la prose et le flou poétique.

Nicolas Tremblay

érudit
www.erudit.org

XYZ. La revue de la nouvelle est offerte en version numérique sur Érudit (pour les trois dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.